

2017

mars

le Souffleur

no.45

2 francs

LE JOURNAL QUI NE MANQUE PAS D'AIR

périodique édité par l'Association des Amis du TPR – Centre neuchâtelois des arts vivants | La Chaux-de-Fonds



guérillères ordinaires

de Magali Mougel

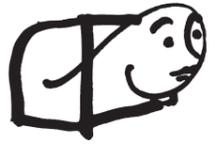
38 séquences

histoire de *bovaryser* devant sa TV

de Marie Fourquet

Sommaire

7	Entretien avec Magali Mougel , Auteure de <i>Guérillères ordinaires</i>	12	Regards par Anne Bisang	14	Entretien avec Églantine Jamet , à propos du Big Bang 2
25	Entretien avec Marie Fourquet , Auteure de <i>38 séquences</i>	30	Entretien avec Roland Vouilloz , Comédien	33	Emma Bovary, la ménagère asservie par Bernt Frenkel



le billet du comité

femmes sous haute surveillance

Chères Amies, chers Amis du TPR,

Le corps des femmes sous haute surveillance – Big Bang du 12 mars 2017 – telle est la thématique abordée dans les quatre textes faisant l'objet de deux mises en scène à découvrir au TPR durant ce mois de mars.

La première mise en scène, celle d'Anne Bisang, incarne trois textes (« Poèmes dramatiques ») de l'auteure Magali Mougel au travers de trois *Guérillères ordinaires*: Lilith, Léda et une jeune femme que l'amour ravit. Toutes trois refusent de se limiter au corps et à l'espace qui leur ont été assignés... et cela au prix de leur vie. Trois destins où la liberté est « chairement » payée.

38 séquences – Histoire de *bovaryser* devant sa TV – de Marie Fourquet nous fait vivre la révolte de la personne prise en otage par les diktats distillés par notre société de l'image.

Nous remercions toutes les personnes qui ont participé à la réalisation de ce numéro et tout particulièrement

les collaborateurs externes: Antonin Moeri, écrivain, pour son analyse fine des textes de Magali Mougel; François Badoud, psychotérapeute, pour l'analyse psychanalytique des trois personnages féminins de ces textes; Églantine Jamet de l'association SEM pour sa contribution personnelle; et Bernt Frenkel pour son approche du bovarysme comme asservissement de la « ménagère » où Emma qui devient Frida reste un être – et d'ailleurs peu importe le sexe – assujetti à des désirs à jamais inassouvis.

Nous espérons que ces spectacles et la lecture de votre journal susciteront quelques interrogations que vous pourrez venir partager avec nous et l'équipe du TPR après les spectacles ou lors du brunch du 12 mars. Vous pouvez bien sûr en tout temps transmettre vos remarques et vos commentaires à notre adresse amis@tpr.ch Le comité sera ravi de les lire et de vous répondre.

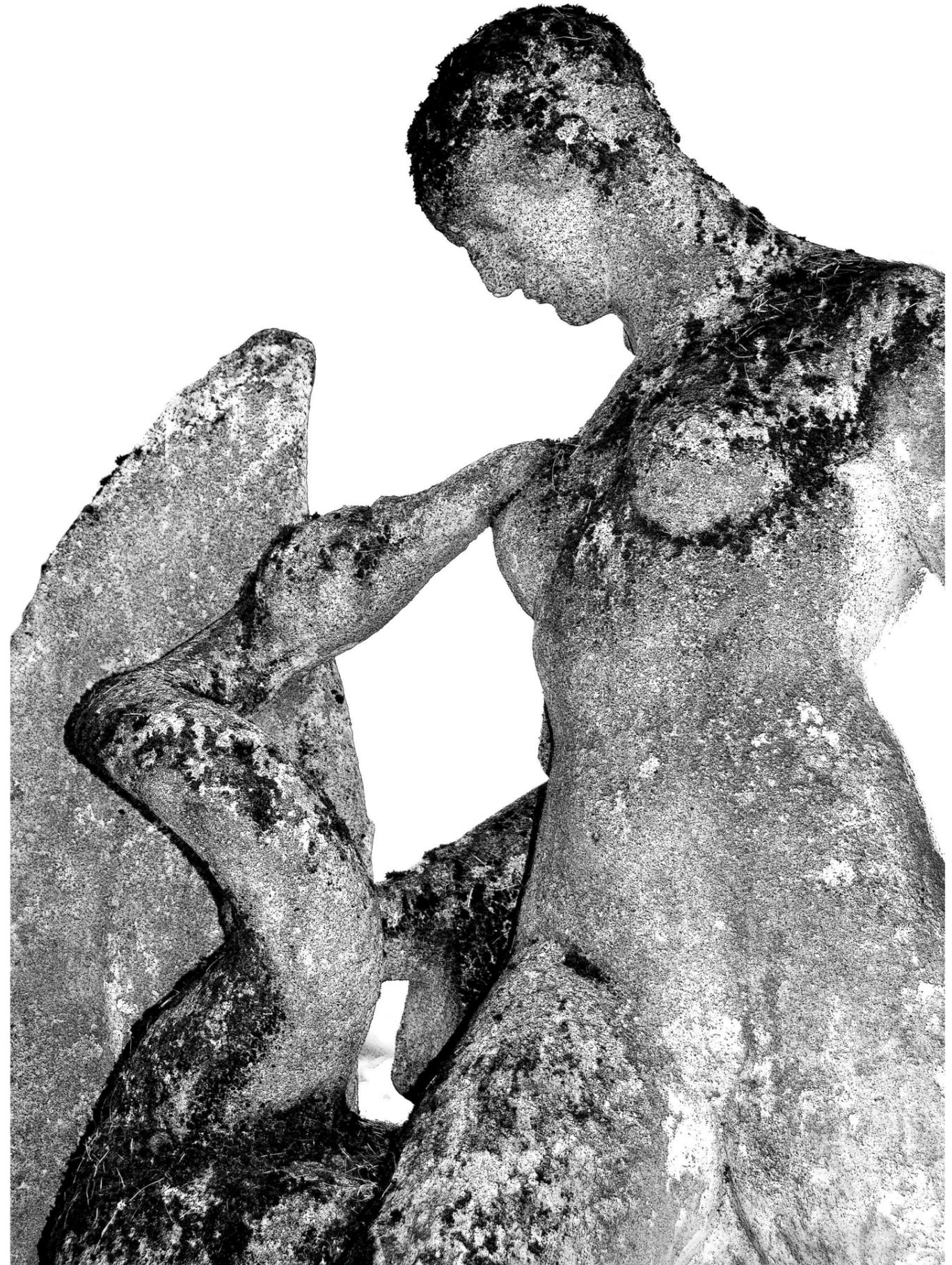
Nous profitons de ce billet pour vous annoncer d'ores et déjà la tenue de

la prochaine assemblée générale de l'AATPR qui aura lieu le 30 mars et à l'issue de laquelle vous êtes invités au spectacle qui suivra: *Où en est la nuit?* (d'après *Macbeth*) mis en scène par Guillaume Béguin.

Et notez déjà dans vos agendas la fête des Amis qui aura lieu au TPR-Beau-Site le samedi soir 6 mai.

Le comité

Gisèle Ory, présidente
Francis Bärtschi
Pierre Bauer
Alain Boder
Anne-Catherine Bolay Bauer
Monique Frésard
Josiane Greub
Jimmy Hauser
Leyla Kizildag
Caroline Neeser
Michel Nicolet



Jeanne Perrochet (1878–1956), *Léda et le cygne*, Parc des Musées, La Chaux-de-Fonds

Extrait de
Guérillères ordinaires Vol.1 :
Lilith à l'estuaire du Han
de Magali Mougel

Laisse-moi respirer.
Laisse-moi prendre le temps de reprendre ma respiration.
Il faut que tu me laisses faire.
Il faut que tu me laisses respirer.
Je manque d'air
et tu ne vois pas que j'étouffe.

Guérillères ordinaires sont des « Poèmes dramatiques » réunissant trois histoires de femmes, trois tranches de vie où la violence engendre la violence, trois chemins intimes vers l'affranchissement, quitte à passer par la radicalité pour y accéder.

Il y a tout d'abord *Lilith* (du nom de la première femme d'Adam) dont l'histoire part ici d'un fait divers, celui d'un double infanticide. La tragédie a pour origine la décision du



à l'affiche

guérillères ordinaires

de Magali Mougel



Océane Court (assise) et Jeanne de Mont dans *Guérillères ordinaires*

mari de creuser une fenêtre dans le mur de la buanderie pour profiter du soleil et voir les arbres. Or cette buanderie n'est pas qu'une simple pièce fonctionnelle pour les travaux ménagers ; il s'agit, pour *Lilith*, d'un abri, d'un espace où elle garde ses secrets !

Il y a ensuite *Léda*, qui est tenue d'arborer « un sourire en bannière selon le respect des protocoles d'accueil recommandés par l'entreprise » où elle est hôtesse. Elle finit par donner

sa démission parce que son corps ne correspond plus aux exigences du marché auxquelles elle avait pourtant bien tenté de se soumettre. Elle se redresse cependant dans un dernier souffle pour hanter les nuits de son patron.

Enfin, sous le titre *La dernière battue*, une jeune femme conte son ravissement amoureux vécu auprès d'une autre femme mais aussi l'opposition farouche à cet amour que manifeste son père chasseur.



l'entretien avec

Magali Mougel

par Alain Boder

MAGALI MOUGEL

biographie



© Jean-Pierre Ange

Auteure de théâtre et chargée de cours à l'Université de Strasbourg.

Naissance en 1982.

Master de recherche en Arts et spectacles. Elle a suivi les cours du département d'écriture dramatique sous la direction d'Enzo Cormann à l'ENSATT (École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre) à Lyon.

Animation d'ateliers de théâtre et d'écriture en milieu rural et en milieu carcéral.

2007 : Lauréate des journées d'auteurs de théâtre de Lyon avec deux textes : *Varvara # Essai 1* et *Waterlily # Essai 2*. *Penthy sur la bande*, pièce lauréate de l'Aide à la création de textes dramatiques du Centre national du théâtre (France.)

2010/11 : Dramaturge pour la compagnie Dégadézo (Strasbourg).

Depuis 2011: Auteure associée du Troisième bureau de Grenoble (théâtre contemporain).

En 2011, elle participe au projet « Le Grand Ensemble » coordonné par Philippe Delaigue et la compagnie La Fédération (Lyon) en collaboration avec le Théâtre du Cratère (Alès) et l'ENSATT pour qui elle écrit quatre pièces

courtes : *Le pigeonnier*, *A force que le monde me crie dessus*, *Dis nuage mon amour* et *Les véritables petits bonbons d'Antan* (texte écrit en collaboration avec Laura Tirandaz). Travail avec des compagnies de théâtre (Compagnie des Choses (Lille), Compagnie les Yeux (Rosheim), etc.).

En 2016/2017, sont créées *Poudre Noire* (Théâtre Jean Arp à Clamart) par Simon Delattre, *Anticorps* par Maxime Contrepois (Théâtre Ouvert et le festival Mettre en scène à Rennes) et *La Nuit où le jour s'est levé*, texte co-écrit avec Sylvain Levey et Catherine Verlaguet (Théâtre national de Chaillot, spectacle d'Olivier Letellier).

Principales publications

Erwin motor, dévotion

Editions Espaces 34, 2012

Varvara # Essai 1
Waterlily # Essai 2

Editions l'Act mem, 2007

Lilith à l'estuaire du Han
Léda, le sourire en bannière
La dernière battue
In: *Guérillères ordinaires*,

Editions Espaces 34, 2013

Suzy Storck

Edition Espaces 34, 2013.

Penthy sur la bande

Editions Espaces 34, 2016

The Lulu Projekt

Éditions Espaces 34, 2017 (à paraître)

Pouvez-vous nous présenter un bref historique de l'assemblage de ces textes? Étaient-ils à l'origine destinés à la scène?

Guérillères ordinaires sont trois poèmes dramatiques qui ont été écrits entre 2008 et 2011. Chacun de ces textes l'a été dans des circonstances différentes, mais ils possèdent un dénominateur commun : celui de mettre au jour le récit d'une femme qui travaille à énoncer un acte transgressif fondateur dans l'appropriation de son histoire. Entendons par là, un grand NON ontologique au monde tel qu'il voudrait que cette femme soit.

Par **monde**, je n'entends pas l'idée complotiste qui voudrait que certains individus soient assujettis à des lois venues d'ailleurs, et ce pour des raisons obscures. Ce contre quoi se battent ces femmes est absolument concret, il s'agit du contrat social sur lequel reposent les systèmes politiques qui déterminent nos façons de respirer, de manger, d'aimer, de rêver, de s'oublier, de jouir, de pleurer, de bouger, de grossir, de maigrir, de vomir, de hurler, de respirer, etc.

Ces textes, avant d'être réunis pour constituer un livre, n'avaient pas nécessairement vocation à fonctionner ensemble. Ils étaient tels des îles perdues et il a fallu du temps pour nommer l'archipel auquel ils appartiennent.

Le premier motif qui a poussé à les faire se réunir dans un seul et même volume est purement pragmatique et économique. Individuellement, ils ne pouvaient exister sous forme de livre, car l'économie de marché à laquelle sont assujetties les maisons d'édition, surtout celles de théâtre, est si drastique, qu'il était impensable pour Sabine Chevallier, formidable directrice

pective Anselm Kiefer à la Fondation Würth d'Erstein en 2011. Ce projet a été la possibilité de repenser mon geste d'écriture et surtout d'interroger les enjeux que je place dans la forme dramatique. Jusqu'à *Léda*, je m'étais persuadée que je ne pouvais écrire que des formes avec personnages et par conséquent dialogiques. La rencontre avec Claudia, ma confrontation physique aux œuvres de Kiefer, mais aussi le lieu (un musée) dans lequel devait se dérouler la lecture de ce texte, m'ont forcée à interroger très précisément le statut de la parole et rapidement c'est une forme récitative qui s'est imposée à moi ; une forme qui a davantage à voir avec la poésie, je crois, d'où le fait que je parle de poème dramatique.

Chacun de ces textes renoue avec l'idée que le théâtre est peut-être d'abord une prise de parole adressée à une assemblée. Un partage d'expérience. Une voix, un corps qui éructe, qui phrase, qui souffle, qui transpire, qui pleure, qui crache. Un exercice vibratoire.

D'où est venue l'idée de traiter les thèmes qui en jaillissent?

Je suis inquiète. C'est peut-être là le meilleur mot pour définir mon état permanent.

Je suis inquiète et cette inquiétude provient en premier lieu des choses qui

**un corps
qui éructe,
qui phrase,
qui souffle,
qui transpire,
qui pleure,
qui crache**

des Éditions Espaces 34, de *sortir* un ouvrage de moins de 20 pages.

Initialement, je souhaitais surtout que soit édité *Léda*, un texte que j'ai écrit à l'invitation d'une comédienne, Claudia Pellarin, à l'occasion d'une rétros-

Léda Burdy, vous ne correspondez plus aux exigences du marché.

Extrait de *Guérillères ordinaires* Vol. 2: *Léda, le sourire en bannière* de Magali Mougel

n'échappent lors même que tout semble laisser penser que « *Ça roule ! Quoi !* », « *Ça va de soi ! quand même !* »

Peut-être s'est développée davantage cette inquiétude, le jour où j'ai compris que ce qui régit nos vies ne repose pas simplement sur notre propre volonté à les organiser telles que nous voudrions qu'elles le soient. Il y a toujours un moment où l'on est persuadé que nous aurons le droit d'aimer une femme si nous sommes une femme, et ce même si ce n'est pas la **norme** ; que nous aurons le droit d'avoir le corps que l'on a, même si les canons de beauté sont ce qu'ils sont et que cela ne nous empêchera pas d'exercer le travail que l'on veut ; que nous aurons le droit de choisir quand et comment nous aurons des enfants ; que nous saurons envoyer au diable le premier crétin qui à la première engueulade nous mettra son poing dans la figure. Il faut être forte, avoir la main sur l'Opinel pour s'en sortir. Être sur ses gardes. Comme Calamity Jane, aujourd'hui, j'essaie de ne plus m'asseoir dos aux portes, histoire d'avoir toujours un œil sur ce qui pourrait s'engouffrer dans le saloon !

Peut-être sont-ce ces raisons qui m'ont poussée à mettre sur le devant de la scène les assignations sociales et économiques auxquelles il faudrait nous plier.

D'une certaine façon, c'est poser comme fondement que ce qui est à la marge, un

peu dans l'ombre, n'est pas qu'un bruit inaudible auquel il ne faudrait pas prêter attention, mais un discours construit, pertinent, dissensuel qui nous montre autre chose que les choses apparentes.

Je n'ai jamais franchement aimé regarder les noyé-e-s disparaître dans les courants et ne rien faire. Ma propre

**il faut être forte,
avoir la main
sur l'Opinel
pour s'en sortir**

barque prend l'eau, je ne vais pas faire « comme si » !

Vous est-il arrivé de contester un aspect ou l'autre de la mise en scène ? En d'autres termes, considérez-vous que vos textes vous appartiennent, du papier à

l'interprétation sur un plateau ? Et, en l'occurrence, comment avez-vous travaillé avec Anne Bisang, metteuse en scène ?

J'aime penser à cette façon qu'a le dramaturge Enzo Cormann pour tenter d'énoncer le statut du texte de théâtre.

Le texte, la **matière texte** est vouée à disparaître quand nous écrivons pour le théâtre. Ce à quoi nous assistons lors de la représentation, c'est avant tout à un corps, un corps qui scande par ses gestes, par sa voix, qui souffle, qui vocifère, à un corps qui parle. Nous sommes confrontés à de la parole avant d'être confrontés à un texte lorsque nous allons au théâtre. Cela sous-entend que notre travail d'écrivain-e est d'écrire une partition qui disparaîtra, qui n'existera plus en tant que telle, c'est-à-dire comme objet littéraire, lorsque les actrices, les acteurs la joueront, l'interpréteront.

Tout comme avec les œuvres musicales, de Bach ou de Beethoven, par exemple, quelque chose est inscrit, la partition, et ce à quoi nous avons accès, c'est à la partition révélée par l'interprétation. D'une interprétation à une autre, le travail diffère. Il n'y a qu'à regarder l'écart qui existe entre l'interprétation d'un Glenn Gould jouant les concertos italiens de Bach et celle d'un Alexandre Tharaud.

Nous dirons donc que je suis plutôt détendue sur ce moment dit **crucial** du passage à la scène. On dit que c'est un moment crucial. Déterminant pour le texte. On vérifie que ça marche. Bon. C'est le processus normal, alors je n'en fais pas une épiphanie, si on ne lit pas le texte de théâtre, on le joue ! Prêt, feu, partez !

Bien évidemment que j'aime certains spectacles à la folie, simplement parce que je n'entends plus ma voix au moment de l'écriture, c'est autre chose qui advient et ces moments sont formidables. C'est ce que j'ai trouvé dans le travail d'Anne Bisang. Un souffle particulier. Une musicalité, un rythme. Une précision méticuleuse sur le travail de la langue, un dispositif épuré capable de porter les actrices dans leur mouvement de pensée et de corps.

Nous n'avions pas eu l'occasion autour de ce projet de nous rencontrer avant la création du spectacle (c'était une condition du Poche-Genève et de son directeur Mathieu Bertholet, qui a permis les premières séries de représentations). Et c'est tant mieux. Je pense sincèrement qu'un-e metteur-e en scène n'a pas besoin d'avoir l'auteur-e dans ses pattes. Nous ne servons à rien, en réalité. Lorsque nous sommes présent-es, nous sommes alors tel-les des petits chiens qui rôdent. Nous japons de temps en temps pour dire, « oui oui c'est bien »

ou « non non pas comme ça » et après ? J'ai confiance, les gens savent lire, travailler, s'entourer de collaboratrices ou de collaborateurs artistiques, de dramaturges bien plus rusés que l'auteur-e.

Bon, bien évidemment que cela m'est arrivé d'être insensible à une proposition, voire en colère en assistant à la

**bien évidemment que
le travail de tout-e
metteur-e en scène est
d'inventer des ruses
pour que l'écriture se
déploie sur scène**

création d'un projet. Mais là aussi, ça ne me rend pas malade. Cela n'est jamais une déception.

Mais je peux contester.

Contester que ce qui structure le discours et le langage du texte ait été mis

à mal et qu'on se mette à faire dire au texte autre chose que ce qu'il défend, simplement parce qu'il montrait des récalcitrances et des résistances lors du passage au plateau.

Bien évidemment que le travail de tout-e metteur-e en scène est de faire parler le texte, de révéler les discours sous-entendus, cachés, en creux, d'inventer des ruses pour que l'écriture se déploie sur scène. Ce que je conteste, ce sont les personnes qui s'octroient le droit de couper, réécrire, modifier l'argument parce qu'à un moment elles comprennent que le texte ne raconte pas ce qu'elles auraient voulu qu'il raconte en réalité et qu'elles n'arrivent plus à assumer cette proposition poétique, parce que tout à coup elles se retrouvent en impasse. Je conteste ceux qui plutôt que de travailler à creuser ce qui les sépare du texte, le bousillent pour en faire un objet rassurant et mitoyen de leur chambre. En réalité ce que je conteste donc, ce n'est pas tant le résultat qu'un processus de travail...

Il faut se méfier de soi. De ses intuitions comme de ses certitudes. Écouter. Faire confiance.

Personnellement je commence vraiment à me méfier de moi. Et j'apprécie finalement me retirer et rester à l'écart.

Tu as démoli ma chambre Georg.
Ma petite chambre.
Mon petit abri contre le monde.
Que peux-tu comprendre à la nécessité
que j'accorde
accordais
à cette buanderie ?
Jamais je ne suis venue
dans ce que tu as comme bureau.
Jamais je ne suis venue
pas même pour vider tes cendriers.

Extrait de *Guérillères ordinaires* Vol.1 : *Lilith à l'estuaire du Han* de Magali Mougel

C ar un homme, quand son foyer lui donne la nausée,
n'a qu'à s'en aller, pour dissiper son ennui,
vers un ami ou quelqu'un de son âge.
Nous ne pouvons tourner les yeux que vers un être unique.
Et puis l'on dit que nous menons dans nos maisons
une vie sans danger, tandis qu'eux vont se battre !
Mauvaise raison : j'aimerais mieux monter trois fois en ligne
que mettre au monde un seul enfant !

Euripide, *Médée*, éd. Gallimard, coll. »Folio »

Les Guérillères se présentent sous la forme de poèmes dramatiques. Utilisez-vous systématiquement cette écriture ou en pratiquez-vous d'autres plus conventionnelles ?

Je n'ai pas de formes adéquates. C'est une histoire de moments, de rencontres, d'états (de contestation, de collaboration). Aujourd'hui, la versification disparaît parfois et peut-être que nous pourrions parler davantage de récit que de poème, bien que je croie qu'il puisse y avoir du poème dans mes récits.

Tout cela est mouvant. À l'image d'un cap marin en plein hiver. Sans doute parce que la question de la forme n'est pas préexistante à mon écriture, elle s'impose en fonction des objets d'écriture (thématiques, événements) que je soumetts à l'enquête théâtrale.

Quel est le processus qui vous a amenée à écrire pour le théâtre ?

Je ne sais pas si je saurais écrire autrement que pour le théâtre. Cela me passionne de travailler à produire une matière littéraire qui a pour vocation la disparition. Le temps de la représentation est passionnant, la tension pour arriver à la représentation est tonitruante. Le texte n'est plus qu'un point parmi une constellation plus large. Cela me va.

Vos écrits traitent essentiellement des rapports de pouvoir (hiérarchie dans le monde du travail, relations homme-femme, parents-enfants). Pensez-vous que nous touchons là aux fondements de la société humaine ? Et avez-vous d'autres interrogations ?

Je ne suis pas certaine que mon intention première soit de mettre sur la table d'autopsie les rapports de pouvoir pour les regarder frontalement et les éclairer par l'exercice théâtral. Ce sont peut-être davantage l'organisation des réseaux et systèmes d'assignations auxquels se trouvent confrontées les vies des figures (personnages) que je convoque dans mes textes. Plus que de parler de ceux qui détiennent le pouvoir, cela m'intéresse surtout de traquer et de regarder au microscope les luttes émancipatrices dans lesquelles s'engagent les minorités, notamment les femmes. Et aujourd'hui, la question qui me passionne plus particulièrement est la manière dont le sexisme continue à pérenniser des inégalités entre les hommes et les femmes et à légitimer des violences, alors même que des droits en grand nombre ont pu être accordés aux femmes. Ce qui m'intéresse, et j'emprunte les mots de Geneviève Fraisse lisant et analysant Carole Pateman, c'est d'interroger les croyances selon lesquelles il y aurait, coûte que coûte, une hiérarchie entre

les sexes, soit l'existence d'un système culturel reposant sur des principes de disqualification des minorités.

Là où la question du pouvoir pourrait intervenir, c'est au moment où la liberté et l'égalité sont acquises par les minorités, mais je ne crois pas analyser suffisamment cette prise de pouvoir inévitable qui en découlerait. Finalement dans *Guérillères ordinaires*, il ne s'agit pas de tenter de dynamiter le pouvoir ou de s'en emparer et de se l'approprier, la guérilla est ailleurs.

Il s'agit davantage d'une tentative d'énoncer une façon de se réapproprier sa propre histoire et les moyens parfois brutaux et souvent sans concession auxquels il faut recourir, seule, pour réinvestir ce dont on a été dépossédé par le contrat social qui organise les fondements démocratiques, soit toute la pensée démocratique.

Cependant, il faudrait maintenant que je pose ces questions, et que je m'en empare dans mes fictions dramatiques : en réalité qu'est-ce que c'est qu'avoir le pouvoir ? Qu'est-ce que c'est que de ne pas l'avoir ?

C'est là un nouvel espace d'investigation à ouvrir.



Regards

par Anne Bisang
metteure en scène

J'ai découvert *Guérillères ordinaires* dans le cadre de mes liens avec le nouveau directeur du Poche, Mathieu Bertholet. Lorsque je dirigeais la Comédie de Genève, il fut auteur en résidence puis je l'ai associé à mes créations. Il signe la traduction des *Larmes amères de Petra von Kant* de Fassbinder que je monte en 2001 et je lui commande en 2005 une adaptation du roman de Klaus Mann, *Méphisto*. Le compagnonnage se poursuit en 2014 avec son invitation à participer à son comité de lecture, moteur central de son projet artistique au Poche dédié aux auteurs vivants.

Magali Mougel s'est naturellement retrouvée dans la programmation de sa première saison entièrement consacrée aux auteures femmes. Invitée à participer à cette affiche inaugurale, j'ai choisi *Guérillères ordinaires* parmi quatre textes destinés à être montés par quatre metteures en scènes différentes, mais avec quatre mêmes actrices dans le cadre d'une production appelée *Sloop*. Le principe du sloop (chaloupe, embarcation agile en anglais) est d'être monté rapidement avec une équipe artistique qui réalise plusieurs spectacles sur une période déterminée. Le petit frère de nos *Belles complications*, en somme, qui lui ressemble à certains égards, mais dont la relation au temps est inversée. Si *Les Belles com-*

plications donnent du temps au temps, les *Sloops*, eux, se conçoivent dans un temps court. C'est donc en quinze jours et dans un contexte de partage intensif, que j'ai réalisé la première mouture du spectacle présenté à Genève en décembre 2016. Reprendre *Guérillères ordinaires* cette saison au TPR, c'est poursuivre le travail engagé, le faire

**se libérer des chaînes,
quelles qu'elles
soient, nourrir
l'aspiration à la liberté,
c'est aussi à mon sens,
la vocation de l'art**

grandir et surtout faire vivre et partager un texte puissant avec le public du TPR.

Une pièce, c'est de la matière vivante. Mon travail rentre très souvent en résonance avec l'actualité. Après la grâce

accordée à Jacqueline Sauvage en décembre dernier par le président Hollande et les récentes Marches des femmes de janvier, déclenchées par les positions rétrogrades du nouveau président des États-Unis, le texte de Magali Mougel acquiert encore une nouvelle dimension. Son texte traite de l'enjeu social du corps des femmes et devient emblématique de luttes éternelles et de victoires jamais acquises.

Mon attachement à la question de l'émancipation est central dans mon parcours. Il ne peut d'ailleurs être réduit à la question - qui m'est chère - de l'émancipation des femmes. Se libérer des chaînes, quelles qu'elles soient, nourrir l'aspiration à la liberté, c'est aussi à mon sens, la vocation de l'art.

De *Maison de poupée* d'Ibsen à *Sils-Kaboul* en passant par *Roméo et Juliette* de Shakespeare et *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw, la plupart de mes mises en scène explorent la tension entre l'individu et son contexte social.

Les trois monologues cruels, sur le fil de l'humour noir de *Guérillères ordinaires* racontent le refus d'être victime et la transgression par la vengeance. Pas de manichéisme militant chez Magali Mougel : ses tragédiennes du quotidien sont loin d'être des héroïnes rassurantes !

Je dois entrer dans un 34. C'est une question de vie ou de mort. Le monde me regarde.

Je dois faire honneur au monde et être en phase avec lui. Je me dois de respecter le monde et les nécessités du marché comme le monde et les nécessités du marché me respectent. Je suis prête à tout.

Extrait de
Guérillères ordinaires Vol.2:
Léda, le sourire en bannière
de Magali Mougel

La manière dont elles retournent la violence subie contre leurs oppresseurs suggère une inquiétante métamorphose puisée dans les racines d'une mythologie originelle, au temps où Hollywood et consort n'avaient pas encore sévi.

Ce qui me séduit particulièrement dans le travail de Magali Mougel, c'est sa force poétique. Auteure engagée, elle ne transige pas sur l'exigence artistique. Ses trois monologues sont des déflagrations oniriques portés par une langue acérée et musicale.

Il n'aura pas échappé aux observateurs que je l'ai programmé pour la semaine du 8 mars. C'est que je crois également que les lieux de culture, au-delà des espaces de divertissement et de convivialité qu'ils sont naturellement, sont aussi des carrefours de réflexions subtils et dynamiques autour de thèmes de société. J'aime que les théâtres soient des espaces de débats éclairants, des maisons conviviales où l'on construit ensemble, de la pensée.



l'entretien avec

Églantine Jamet

À propos du Big Bang: « Le corps des femmes sous haute surveillance »

par **Josiane Greub**

Églantine Jamet est active dans l'association SEM, sigle qui recouvre tout un programme d'actions: « succès, égalité, mixité ». Le but de SEM est de rendre visible l'importance de la question de l'égalité en montrant les inégalités présentes partout où elles se trouvent aussi bien dans l'éducation que dans les professions, les familles et dans les médias. Les actions portent notamment sur l'éducation, auprès des enfants, du corps enseignant, des instituts de formation, des crèches et des parents. Un programme ambitieux qui remporte un certain succès, pour preuve les quelques sept mille personnes ayant visité l'exposition *Fille ou Garçon, ça change quoi?* organisée en partenariat avec l'Office de la politique familiale et de l'égalité au printemps dernier.

SEM agit également dans le domaine culturel et est partenaire du TPR autour de divers projets depuis 2014. C'est dans cette optique que se concrétise aujourd'hui la collaboration à propos de la pièce *Guérillères ordinaires* et le Big Bang: « Le corps des femmes sous haute surveillance ».

Quel est le lien que vous faites entre le sujet de la pièce et le libellé du Big Bang?

Ce qui m'a frappée en lisant la pièce c'est qu'avec ces trois personnages,

on montre trois manières de contrôler le corps des femmes, par exemple le contrôle sur le corps reproducteur pour Lilith. Elle a recréé, avec cet endroit secret et sordide, dans une forme de renversement, un cocon protecteur, une forme d'autonomie de son corps reproducteur alors que le reste du temps, elle subit la loi de son mari, jusque dans sa chair, car les relations sexuelles dé-

L'homosexualité féminine est l'insulte suprême pour l'homme, sa perte de pouvoir sur la femme, sur la reproduction

crites relèvent plutôt de viols. Dans le deuxième poème, on contrôle l'esthétique du corps féminin, soumis à la loi du marché, au pouvoir de l'argent. Et dans le troisième, on voit le contrôle de la sexualité, de la liberté de l'orientation sexuelle avec l'idée très forte de la honte

du père. Par des relations lesbiennes, sa fille salit l'honneur de ce dernier. Le lien entre le corps des femmes, leur sexualité et l'honneur de la famille est fortement présent dans l'Histoire, que ce soit à travers la mise au ban des « filles mères », l'importance de la virginité des femmes à leur mariage, ou encore les horreurs des viols de guerre et des crimes d'honneur. Les hommes se sont, d'une certaine manière, appropriés ce qui se passe dans le ventre des femmes. Cela doit être contrôlé par eux. C'est terrifiant. Et le plus terrifiant dans la pièce est qu'aucune de ces femmes ne se rebelle! Elles subissent le pouvoir masculin. La seule issue, c'est la mort.

Table ronde

Le thème est très actuel, la liberté du corps des femmes est toujours à conquérir. On instrumentalise le corps des femmes sans leur demander leur avis. Dans le deuxième poème, il y a les injonctions de la jeunesse, de la minceur, du corps parfait. Dans cette table ronde, nous aimerions avoir les témoignages de jeunes filles qui doivent se construire dans ce contexte auquel on ne peut échapper. Malgré la pression sociale qui oblige à un certain conformisme, on aimerait que ces jeunes filles entendent le plus tôt possible qu'elles existent au-delà du regard masculin ou d'une certaine image véhiculée par les médias ou les copains.

Pourtant lorsque Léda Burdy va fermer ses yeux sera-ce elle qui les fermera ou sera-ce le marché qui les lui crèvera ?

Extrait de *Guérillères ordinaires* Vol.2: *Léda, le sourire en bannière* de Magali Mougel

Dans notre travail autour de l'éducation, on a essayé de modéliser ce qui était proposé aux enfants notamment à travers les jouets: quels modèles proposent-ils? Quels messages font-ils passer? Pour les filles, le modèle se réduit souvent à rien dans la tête et tout dans l'apparence. Plus largement, on peut constater que les femmes se jugent souvent en fonction de ce qui est supposé exciter le désir masculin. S'affirmer comme personne, en dehors du regard de l'autre sur son « look », de la pression sociale et des normes esthétiques actuelles résulte souvent d'une lutte contre les stéréotypes habituels.

Votre position comme féministe, soucieuse de l'égalité?

Les femmes et les hommes sont enfermés dans un système contraignant, mais les hommes le subissent en tant qu'individus, tandis que les femmes y sont condamnées en tant que « genre ».

Que recouvre pour vous le terme de surveillance des femmes?

Il y a la volonté de garder le pouvoir sur le corps des femmes et de nier leur liberté. L'anthropologue Françoise L'Héritier fait l'hypothèse que cette domination s'explique non par la force ou la faiblesse de l'un ou de l'autre, mais par la frustration de l'homme quant à l'accouchement. Cette expli-

cation s'ancre aussi dans l'histoire des religions monothéistes où l'homme s'est approprié cette procréation.

Le conditionnement des femmes

La société, que nous critiquons en tant que femmes, convient à beaucoup de gens, la plupart des hommes évidemment, mais aussi à beaucoup de femmes qui ne se rebellent pas et ne remettent pas en cause l'ordre établi. Cela complexifie encore le sujet.

Plus largement, c'est bien une forme de contrôle difficile à déconstruire. Les femmes vivent dans ce système, elles y ont été éduquées, il correspond à des images rassurantes. Pour certaines, la remise en cause de ces schémas serait très douloureuse, on ne peut donc pas les juger mais essayer de convaincre, de démontrer...

Il y a beaucoup à faire dans bien des domaines, notamment à l'école (sans que le corps enseignant fasse exprès des discriminations). Et dans la pub, les clips, les films, dans les jeux vidéo... la tâche est grande, aussi pour les parents!

Les violences faites aux femmes

Dans le premier poème, la violence est très présente et diverse, il y a la violence que la mère fait subir à ses

enfants (fait divers). Dans sa vie, la violence est telle qu'elle a dû trouver un refuge, comme un retournement de la violence.

Dans le dernier poème est abordée la question de l'homosexualité féminine. Ce sujet n'est pas souvent traité, peu significatif dans les statistiques. C'est mystérieux, l'insulte suprême pour l'homme, sa perte de pouvoir sur la femme, sur la reproduction...

La violence est présente dans les trois textes, mais n'est jamais utilisée pour se rebeller, elle ne peut aboutir qu'à la destruction et à la mort. Les femmes ont souvent l'impression qu'elles n'ont pas les moyens de lutter, on leur fait croire à leur faiblesse ou à leur dépendance... comme les princesses qui attendent passivement le prince charmant sans essayer de se sauver elles-mêmes! La loi a longtemps maintenu les femmes dans la situation de mineures, dépendantes d'un homme, qu'il soit leur père ou leur mari. Encore aujourd'hui, dans les médias, les descriptions évoquent « la femme de... », « la fille de... ». On a même entendu cela cet été lors des Jeux Olympiques!

Le temps des femmes

C'est le piège... Les entreprises ont été créées par des hommes et pour des hommes. Quand les femmes veulent y

Lilith figure parmi les 1'038 femmes référencées dans l'œuvre d'art contemporaine *The Dinner Party* (1979) de Judy Chicago.

Ci-contre, Virginia Woolf, également représentée dans cette œuvre.



entrer, à elles de s'arranger pour tenir aussi le rôle qui leur est attribué, la famille, l'éducation, le lien social... Actuellement, les femmes subissent très fortement l'injonction de devoir être de « bonnes mères ». Concilier cet idéal forcément inaccessible et une carrière qui permette l'indépendance financière, c'est presque perdu d'avance. On comprend celles qui, sur le modèle allemand, préfèrent choisir entre la carrière et les enfants.

On se rend compte aussi que les enjeux et les priorités ne sont pas les mêmes en fonction du rôle social prescrit par la société. Quand les femmes prennent un temps partiel, c'est souvent pour soutenir la famille, voire la carrière du mari.

Elles restent dans le collectif. Dans de nombreux cas, les hommes, eux, vont faire du sport, de la politique, de la formation continue pour progresser dans leur carrière, ils choisissent l'individuel. Et là, on ne parle même pas des familles qui n'ont pas le choix et où les deux salaires sont nécessaires !

On retrouve souvent cette opposition, individuel-collectif, dans les jouets et les jeux pour les enfants, aux garçons les constructions ambitieuses, la compétition, les rôles de héros puissants et solitaires ; aux filles, les magasins, les poussettes et les barbies, des rôles empathiques et relationnels. Ces différences entre l'offre des jouets pour les filles ou pour les garçons ont tendance

à augmenter. Le marketing ne favorise pas l'égalité.

La rébellion des femmes aujourd'hui

Le terme de féministe aujourd'hui est souvent galvaudé, il fait peur ou est considéré comme dépassé. C'est pourtant un mouvement qui n'est pas « violent » mais qui est malheureusement assez divisé.

Pour beaucoup de jeunes femmes, ce mouvement n'est pas nécessaire puisqu'elles sont persuadées que l'égalité est réalisée, elles ont le sentiment de n'avoir subi aucune discrimination dans leur scolarité, leurs études, leur travail.

Derrière nous s'étend le système patriarcal avec sa nullité, son amoralité, son hypocrisie, sa servilité. Devant nous s'étendent la vie publique, le système professionnel, avec leur passivité, leur jalousie, leur agressivité, leur cupidité. L'un se referme sur nous comme sur les esclaves d'un harem, l'autre nous oblige à tourner en rond... tourner tout autour de l'arbre sacré de la propriété. Un choix entre deux maux.

Virginia Woolf, *Trois Guinées*, Éditions 10-18



Léonard de Vinci (1452-1519), *Léda et le cygne*, étude

Mais au premier enfant, elles découvrent que la société n'attend pas la même chose d'un père ou d'une mère et c'est d'autant plus douloureux qu'elles ne s'en étaient pas rendu compte auparavant.

Les femmes qui sont pleinement conscientes des inégalités et qui se rebellent restent peu nombreuses. Cela nécessite de lutter contre le courant, y compris souvent au sein de sa famille ou avec son compagnon, ce n'est pas simple. Cependant la prise de conscience de ces inégalités et de l'enfermement que génèrent les stéréotypes, pour les garçons comme pour les filles d'ailleurs, devrait leur être transmise le plus tôt possible. Ce message est rendu plus difficile par le conflit de loyauté

qu'il peut créer chez les enfants en fonction du discours et du modèle familial.

L'égalité n'enthousiasme pas les foules, pourtant toute discrimination est intolérable et concerne toute la société. On peut tirer un parallèle entre sexisme et racisme. Mais le sexisme est encore considéré comme tolérable, alors qu'heureusement, ce n'est plus le cas pour le racisme. Il faut garder espoir ! Les récentes Marches de femmes pour s'opposer au discours et au comportement misogyne de Donald Trump montrent que cet espoir n'est pas vain.



quand le corps crie...

par **Antonin Moeri**
écrivain, traducteur

Dans le premier monologue, le personnage porte le nom de la première femme d'Adam qui, parce qu'insoumise à son époux, fut chassée du paradis et qui, errant au bord de la mer Rouge après la séparation, clame qu'elle a été créée pour faire du mal aux nouveau-nés...

Lilith vit paisiblement dans un quartier français, dans la banlieue d'une ville de Corée du Sud. En compagnie de Georg, son époux et de leurs deux enfants que les voisins admirent. Lilith prend la parole pour hurler sa révolte, sa rage : le lieu où elle repassait avec application les vêtements de la famille, où elle aurait pu rester des nuits entières à rêver, à écouter le bourdonnement du congélateur, à fumer des cigarettes, son mari « à grosse tête de chauve alcoolique qui sent » le lui a démoli, parce qu'il refusait que les choses lui échappent, lui qui n'a jamais su bercer un enfant et qui, ne songeant qu'à son propre plaisir (« tu me donnes un sexe que je n'aime pas »), imagine joyeusement l'arrivée d'un troisième gamin... Asphyxiée, Lilith aura peut-être assassiné ses fils et mis le feu à la villa, au paradis que Georg voulait lui imposer...

En tout cas, elle marche sur les bords de l'estuaire du Han, l'esprit des petits princes contre son cœur, elle s'allonge sur le sable et laisse glisser les vagues dans une bouche proférant un mono-

logue qui n'est pas sans rappeler celui de Molly Bloom.

Dans le second monologue, le personnage féminin porte le nom d'une reine de Lacédémone qui, se baignant dans un fleuve, vit un cygne pourchassé par un aigle ! prise de pitié, elle l'accueillit en son sein et conçut plusieurs créatures sans savoir qu'elle fut, ainsi,

**« Je te parle
et la neige tombe.
Elle fait un bruit de
mastication...
Mon corps n'est tout
juste qu'un cri, une voix
perdue qui erre »**

victime d'un subterfuge (Zeus rejeté par elle s'étant métamorphosé en cygne pour la posséder).

Léda aime son travail, c'est une excellente hôtesse d'accueil dans l'entreprise qui porte le nom de son patron : EGON

FRAMM. Elle est souriante, efficace, résistante, courtoise à toute épreuve. Mais un jour, le patron l'informe que son savoir-faire et, surtout, son savoir-être ne correspondent plus aux exigences du marché (elle fait du 42 alors qu'elle devrait entrer dans du 34) ! Il lui déclare qu'elle doit impérativement modifier sa silhouette.

Après une lutte sans merci contre la graisse superflue (ne manger que des fruits, bander le ventre, les seins, les cuisses, se faire vomir, accepter un anneau gastrique) vient le temps de la vengeance qui est, il faut l'avouer, le plus beau temps de l'écriture : dans la neige et le froid, Léda traverse les forêts du Schwarzwald pour faire la peau de ce patron séjournant dans son chalet au bord d'un lac. (« Je te parle et la neige tombe. Elle fait un bruit de mastication... Mon corps n'est tout juste qu'un cri, une voix perdue qui erre »).

Quand Egon collera son oreille contre la cage thoracique de Léda, il entendra les vers s'emparant de l'organisme de celle qui ne correspondait plus aux standards de l'entreprise. Plutôt que de voir Egon mastiquer tranquillement sa purée d'avoine quand le soleil sera levé, Léda préférera, puisque « les animaux boiteux n'ont plus droit de cité » dans le meilleur des mondes, elle préférera se vider de son sang sur le beau tapis d'Egon, elle préférera entrer dans

l'eau glacée du lac qui fera d'elle « une branche gonflée ».

Ce monologue haletant adressé à un respectable patron engagé dans une impitoyable guerre économique, ce règlement de comptes aux accents parfois rimbaldiens donne libre cours à une colère qui ne se détruit pas elle-même. Cette colère nourrit cependant une langue qui pourrait aboyer davantage.

**« On sait tous
ce que tu fous dans les
champs...
Le monde entier a vu
ton cul à l'air avec cette
fille le cul à l'air ! »**

Pour le personnage féminin qui prend la parole dans le dernier monologue, rien n'est plus beau que de prendre la voiture de son père (quand celui-ci n'est pas à la chasse) et d'emmener celle qui, dans le tumulte végétal, dans l'espace qui bourdonne du vacarme des mouches

Le mythe de Lilith

Lilith est un personnage complexe et mythique. Certains des éléments qui la caractérisent se retrouvent dans diverses traditions : Lilith est rebelle, démoniaque et dangereuse pour les hommes, parfois pour les femmes accouchées et les nouveau-nés.

Elle aurait été la première femme d'Adam, créée en même temps que lui, de la même argile. Elle se serait ensuite révoltée contre lui et aurait été rejetée au profit d'Eve.

Elle incarne la femme, représentation du mal, séductrice et stérile, en opposition à Eve, représentation du bien, mère docile.

Cela fait d'elle une icône de certains mouvements féministes qui voient en elle une femme indépendante et égale à l'homme. GO



Véronèse (1528-1588), *Léda et le cygne*

derrière un tas de bois, l'aidera à défaire la boucle de sa ceinture, celle dont le sexe se collera à sa bouche...

C'est sans compter avec le padre qui attend sur le pas de la porte, affirmant haut et fort : « On sait tous ce que tu fous dans les champs... Le monde entier a vu ton cul à l'air avec cette fille le cul à l'air ! ». Un padre qui gifle sa fille, cette « vermine avec rien dans la tête ». Une fille qui persuadera son père « qu'elle m'avait forcée par peur de raconter comment j'ai joui... comment c'était bon quand j'ai mis ma langue en elle ». Un père qui obligera sa gamine

Le mythe de Léda

Le mythe de Léda prend des formes variées dans l'Antiquité déjà. On peut cependant trouver des points communs entre les différentes histoires : Léda est mariée à Tyndare, roi de Sparte. Zeus veut la séduire. Il prend l'apparence d'un cygne, vient se réfugier dans ses bras et s'unit à elle. Léda met au monde Castor et Pollux, qui deviendront une constellation, ainsi que Clytemnestre. Elle élève également Hélène, fille de Zeus. Personne ne sait si ses enfants sont de Zeus ou de Tyndare... L'union de Léda et de Zeus a inspiré de nombreux artistes. GO

à le suivre dans toutes ses parties de chasse. C'est au cours d'une de ces battues qu'elle découvrira le corps sans vie (un fusil de chasse sur la poitrine) de celle qui avait des aiguilles de sapin dans les cheveux quand...

Ce monologue est le plus court des trois, le moins élaboré, le moins convaincant. La langue plus convenue que celle des deux autres personnages, ne produit pas le même effet de tension dramatique. Ici, le personnage ne fait que décrire une situation, il ne cherche pas désespérément quelqu'un à qui parler, ou devant qui vomir sa rage.



Primordiales

par François Badoud

psychologue analyste, psychothérapeute

La liberté c'est vivre « sans le souci de plaire ou d'être aimé » affirme le psychanalyste Daniel Sibony. Une telle liberté est-elle possible ? Existe-t-elle ? Après l'écoute de ces trois poèmes nous en douterons fort.

C'est par la scansion d'un texte, haletant, à la limite d'une essoufflante¹ angoisse que l'auteure, Magali Mougel, empoigne le destin tragique de trois femmes. Nous considérerons ces trois histoires à l'image du matériel apporté en séance à un psychanalyste qui, avec son patient, tenterait d'en approcher le sens.

Lilith ouvre ce triptyque de poèmes dramatiques dans un certain anonymat puisque son nom n'apparaît que dans le titre de ce premier texte. Ce qui la noue, la lie, l'attache à sa buanderie, dit-elle, n'a pas de nom. Elle n'en est pas consciente : Lilith à l'estuaire du Han qui baigne Séoul, est sur le point de prendre le large mais ne connaît pas sa destination : elle-même.

Sur le plan collectif, quel personnage ! La première femme créée pour l'homme par Dieu auquel elle désobéit ; s'adresse directement à Lui, ose prononcer le tétragramme sacré YHWH. Elle épuise sexuellement Adam. Selon d'autres sources elle brave un autre interdit et porte cheveux longs ; elle serait le serpent du Paradis ; d'une grande beauté

ou laide comme un démon ailé, elle incarne la totalité pulsionnelle du féminin, toutes les possibilités instinctuelles de la femme. Au point qu'aujourd'hui se tiennent de doctes séminaires pour restaurer l'image talmudique de Lilith dont une des étymologies est liée au vent et à la tempête.

Crachin, brumes, vent président au premier poème dramatique. Lilith est mariée à un homme, Georg, pétri de bonnes intentions, de schémas rationnels et de concepts, qui laissent penser qu'il vaut mieux pour son épouse une buanderie aérée et où pénètre la lumière du jour. Ce que confirme une voisine très envieuse de ce mari si prévenant pour sa femme. Ce n'est cependant pas l'avis de Lilith qui tient à garder sa buanderie en l'état.

Situation quotidienne, banale, tragique : une majorité, un pouvoir, imbu de normalité algorithmique, inhibe, interdit à un individu un développement de ses potentialités originales, uniques, son individuation selon le terme de C.G. Jung. Voilà l'infanticide : le meurtre de l'enfant en tant qu'à venir, projet.

Devenir Soi et non pas ce que l'on attend de nous (attente avec laquelle il faut bien sûr compter) est une alchimie complexe fort bien imagée dans ce poème ; elle nécessite un lieu parfaitement clos, hors des influences

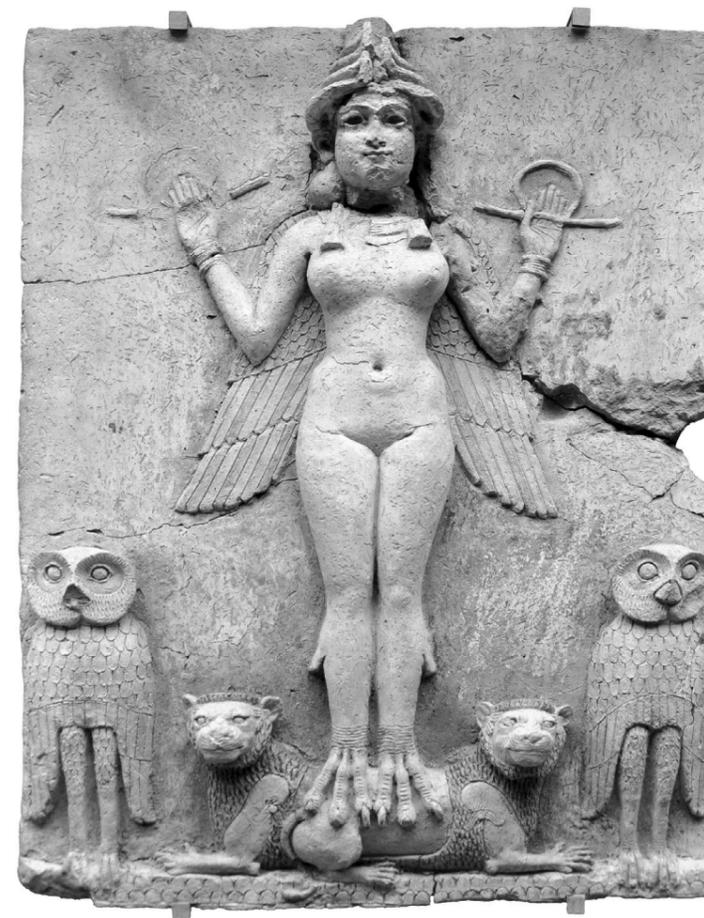
extérieures, pour que se déroule ce processus intime, secret, cette incubation du sec, du mouillé, de l'eau, du feu, de l'air et de la terre. Ici l'avenir est deux fois achevé !

C'est un rêve fréquemment rapporté par des analysants que celui de l'irruption dans le cabinet de consultation d'une personne qui bloque ainsi le devenir soi en cours. Avec ses idées d'une justesse inattaquable Georg pense agir pour le bien de sa femme. C'est tout le contraire qui se déroule : les enfants meurent et leur domicile part en fumée. Maintenir le lien du couple tout en osant son chemin original est une tâche ardue que la mise en abyme d'une scène sexuelle assez glauque nous fait bien sentir.

Un motif de ce premier poème peut surprendre : la demande d'égoïsme faite par Lilith. Pourtant, en restant sur le plan de la métaphore ce motif se rencontre dans des contes avec le sens qu'il faut couper la tête, sacrifier la pensée et le rationnel, pour retrouver son chemin d'individuation et s'orienter avec ses sensations, ses intuitions, ses sentiments.

Léda, elle aussi, ne peut cheminer vers d'autres potentialités qu'une de ses qualités à laquelle elle est contrainte

¹ Maurice Chappaz pensait que l'on pouvait inventer des mots dans la mesure où ils étaient compréhensibles.



Lilith en haut-relief
The Queen of the Night
période paléo-babylonienne
(1792–1750 av. J.-C.)
British Museum

de s'identifier de façon unilatérale : l'accueil. Hors de cet uniforme point de salut. Toutes ses autres compétences sont laissées en jachère. Son credo « dire OUI à tout », qualité très appréciée par son employeur, et « négliger les fluides internes de sa féminité » l'amènent dans l'impasse mortelle de l'anorexie. L'ambiguïté du discours manipulateur sociétal est incarnée par un médecin qui aide Léda à reprendre les comportements qui l'ont rendue malade.

Le fondement symbolique, mythologique de ce récit est une histoire de dupes et d'apparences trompeuses : après plusieurs et vaines métamorphoses Zeus parvient à ses fins, séduire et posséder Léda, en prenant l'aspect d'un cygne. Zeus camoufle ses intentions prédatrices derrière le signe de la pureté, de la fidélité et de la noblesse. Et il possède Léda après avoir abusé

de Némésis « celle qui est bien, convenable ». Se méfie-t-on d'un animal qui est le fruit, selon certaines légendes, de la métamorphose d'une vierge ?

Le dernier poème présente une femme (on ne lui connaît pas de nom), une chasseuse, une Diane, qui découvre son amour pour les femmes mais qui est entravée dans son individuation par un père violent et normatif. Peut-être ne supporte-t-il pas ce spectacle de sensualité goulue que lui offrent ces deux femmes, fort éloignée de cette relation mortifère à l'instinctif en nous, imagée par Léda anorexique. Loin de l'image d'être castré que s'est formée de la femme le père : « rien dans la tête, rien dans le pantalon », dont il

veut convaincre sa fille, l'identité de la femme se construit, belle et bien, de la confrontation avec les attentes de l'homme et de l'amour pour elle m'aime... Tristes. Triste la mort au bout de ces cheminements.

Et si c'était l'homme qui était l'avenir de l'Homme ? En cajolant son féminin en lui ; en dorlotant sa féminité. Avant de prendre et s'en prendre à la femme.

Que ces *Guérillères ordinaires* reflètent la réalité du combat de la femme dans une humanité qui la dit-femme mais en fait la « diffame » (J. Lacan) ; qu'elles soient la métaphore du statut du féminin dans notre société, dans les deux cas le constat que dresse Magali Mougel est pessimiste.

Elle aura eu le courage de ne point reculer.

Comment donc avait elle fait (elle qui était si intelligente !) pour se méprendre encore une fois ? Du reste, par quelle déplorable manie avoir ainsi abîmé son existence en sacrifices continuels ? Elle se rappela tous ses instincts de luxe, toutes les privations de son âme, les bassesses du mariage, du ménage, ses rêves tombant dans la boue comme des hirondelles blessées, tout ce qu'elle avait désiré, tout ce qu'elle s'était refusé, tout ce qu'elle aurait pu avoir ! Et pourquoi ? pourquoi ?

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*



à l'affiche

38 séquences

histoire de *bovaryser* devant sa TV

de Marie Fourquet



Marie Fourquet et Roland Vouilloz

38 séquences. Histoire de *bovaryser* devant sa TV : une écriture de plateau.

Ce serait peut-être l'histoire de scénaristes talentueux aux prises avec les exigences des séries TV destinées à la « ménagère de 50 ans ». Stoppés en plein vol par le producteur, que vont-ils faire de leur création ? Ou la confrontation avec un chef-d'œuvre de la littérature, *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert, dont on verra s'il résiste à la mise en séquences opérée par l'auteure Marie Fourquet. À moins qu'il ne s'agisse d'un parcours d'écriture, du théâtre à la télévision et retour, l'un enrichissant l'autre. Ou encore d'une réflexion sur les limites et les interférences entre la réalité et la fiction. CN



l'entretien avec

Marie Fourquet

par **Caroline Neeser**

MARIE FOURQUET

Notes autobiographiques



archives

Des textes écrits par Marie Fourquet, on peut mentionner entre autres :

Europe, L'échappée belle

création au TPR en janvier 2012

Pour l'instant, je doute

2011, reprise en janvier 2012 au TPR

Ces 2 pièces ont fait l'objet d'une partie du *Souffleur* n° 26 de janvier 2012.

Site de la compagnie ad-apte : www.ad-apte.com

Franco-suisse, Marie Fourquet est née en 1986 à Calais où elle a grandi. Elle se souvient d'avoir été en échec scolaire parce qu'elle était dyslexique. Inscrite par sa mère à un cours de théâtre amateur, elle le pratique assidûment entre sa douzième et sa dix-huitième année puis passe un bac littéraire.

Elle constate que le travail de plateau permet de « récupérer un peu d'estime de moi-même ». Elle n'est pas une enfant timide, son imaginaire est très développé, mais le théâtre a permis que « ça sorte » puisque le passage à l'écrit était difficile.

Premier concours pour une école de théâtre en Belgique à Louvain-la-Neuve : l'IAD (Institut des arts de diffusion), très classique, « ne m'a pas tellement convenu ».

Puis à Bruxelles, c'est l'École internationale de théâtre LASSAD (du nom de son créateur), plus physique, basée sur le corps, le mouvement, le travail des masques, appliquant la pédagogie de Jacques Lecoq à la lettre, avec du mime et très peu de texte, « étonnant puisque je gagne ma vie en étant auteure », « une école qui stimule les créateurs et qui n'est pas une école d'interprètes. Et ça pour moi ça a fait la différence : je ne me reconnaissais pas dans une identité d'interprète. À LASSAAD, on fait ses costumes, on fait ses masques, on est dans une certaine autonomie, on crée à partir d'improvisations. J'ai commencé à écrire là-bas ».

Propos recueillis par Caroline Neeser

Auteure, metteuse en scène, comédienne? Qu'est-ce qui s'impose?

Auteure! Ce qui pouvait être le plus difficile est devenu l'endroit où je suis le plus heureuse, c'est-à-dire écrire. Metteuse en scène, c'est le plateau. Comédienne, je ne le suis plus, en tout cas je ne vais plus passer des auditions, mais dans le dernier spectacle [*Il faut le boire*] j'étais sur scène. En tant qu'auteure on est souvent invité à lire ses propres textes, donc la formation technique de comédienne, j'en suis contente.

Mais être interprète ne me satisfait pas. Je ne suis jamais l'interprète des textes des autres, être sur scène ne me manque pas, ça ne me comble pas, ça ne me réalise pas, c'est très violent pour une femme. Le métier de comédienne, par rapport à l'image, à l'évolution de nos corps... je ne me sens pas non plus capable d'être choisie par rapport à des critères physiques. Dans mes jeunes années où j'étais comédienne, je trouvais ça difficile.

Le métier de comédien est plus difficile pour une femme?

Oui. Je travaille aussi pour la télévision. Si j'écris un personnage de femme de 40 ans, on va auditionner des jeunes femmes de 25-30 ans. Systématiquement. Moi, je trouvais

que mon parcours de comédienne me mettait dans des endroits – et dans ma féminité et dans ce que je représentais – qui ne m'intéressaient pas. Quand sont arrivés le travail de l'écriture et la mise en scène, je me suis réalisée. Maintenant, quand je suis sur scène, je ne suis plus sous les désirs potentiels d'un créateur ou d'un metteur en scène. Jeune femme je ne pouvais pas vivre ça.

j'adore les comédiens narcissiques, il y a une générosité aussi, un don de leur personne, ce sont des gens solaires

Quelle est votre attitude en tant qu'auteure face aux femmes qui pourraient jouer vos personnages?

Le paradoxe est que j'ai énormément

écrit pour les hommes, plus que pour les femmes.

Dans la nouvelle création il y a des comédiennes, on discute beaucoup de ça, je leur pose beaucoup de questions, c'est passionnant. Toutes les femmes ne sont pas les mêmes dans ce rapport au désir, dans ce rapport au narcissisme. Ceci dit, je valorise à mort le narcissisme des comédiens. Ils ont besoin d'être narcissiques, c'est leur outil de travail. C'est impossible de monter sur scène devant 200 ou 300 personnes – vous voyez la salle du TPR comme elle est grande – si on n'a pas ce rapport narcissique! On va mourir sinon. Ce n'est pas négatif d'être narcissique. J'adore les comédiens narcissiques, il y a une générosité aussi, un don de leur personne, ce sont des gens solaires. Quand on commence une carrière de comédien, il faut être au clair avec ça parce qu'on sera son propre outil de travail toute sa vie.

Le métier: compagnie, troupe, collectif?

La compagnie *ad-apte* a été créée avec Philippe Soltermann il y a une dizaine d'années. On a des collaborateurs artistiques réguliers sur de nombreuses créations mais on n'a pas du tout de troupe ou de collectif. On est deux auteurs à la tête de la compagnie avec chacun ses propres créations, je co-écris parfois sur les projets de Philippe

Soltermann et on appelle des personnes en fonction du projet. Les personnes auxquelles on est le plus fidèle généralement sont celles qui sont à la musique, aux lumières, aux costumes et à la scénographie. Ce sont les collaborateurs qui vont mettre en place avec nous la ligne artistique de la compagnie : ils contribuent à construire un univers.

Mais je challenge : je n'ai jamais travaillé avec François Gremaud. Parfois il faut se remettre un petit peu en danger, travailler avec de nouvelles personnes qui peuvent apporter un nouveau regard. Sinon, en vieillissant, on devient plus fragile, et, du coup, on a tendance à toujours travailler avec les mêmes mais pas pour les bonnes raisons. On se rassure. Je viens d'avoir 40 ans, c'est un âge où on doit remettre en question les gens avec lesquels on travaille.

Pour *38 séquences* c'est une nouvelle équipe de comédiens. En revanche, le scénographe, l'éclairagiste et la personne qui s'occupera de la musique sont des collaborateurs avec lesquels je travaille depuis longtemps. C'est l'idée de travailler en continu, de ne pas être dans un produit culturel qu'on lance, puis un autre et ainsi de suite. Ainsi on a des références ; je peux dire « quand on a fait tel spectacle, on a eu tel problème, ce serait mieux qu'on avance et qu'on continue la recherche ». C'est surtout ça, s'inscrire dans une continuité pour des produits culturels qui sont éphémères puisqu'on ne va pas les filmer, par exemple. Du coup, on doit avoir une réflexion sur les archives : qu'est-ce qui va rester comme matière, comment va-t-on continuer à travailler ensemble ? Travailler régulièrement avec les collaborateurs, c'est s'inscrire dans la mémoire des précédents projets et ça, c'est important.

Théâtre/télévision ou théâtre/cinéma : le déclencheur du projet

Marie Fourquet écrit principalement pour le théâtre, un peu pour la radio, ainsi que des nouvelles dans la presse. Il y a quelques années, désireuse de se diversifier dans le domaine de l'écriture, elle répond à un appel à projets

de la RTS pour une série. Le pitch élaboré avec Philippe Soltermann, Bruno Deville et Léo Maillard est retenu.

Comment cela s'est-il passé ?

Ce qui me plaisait, c'était le prime time, samedi soir, grand public, 20h ! Puisque je fais du théâtre plutôt contemporain à l'**Arsenic** [à Lausanne], l'idée était de retrouver une audience plus large, avec un profond amour et respect, pas du tout un jugement de valeur, pour ce créneau-là.

Donc on écrit, on avance, tout se passe bien, allers et retours avec la RTS, on a énormément de plaisir à faire ça et puis, tout d'un coup, du jour au lendemain,

notre public cible, c'est la ménagère fribourgeoise de 52 ans : je n'ai pas compris ce qu'ils voulaient ?

ils débranchent. Ils arrêtent. Et là, on ne comprend pas, on n'a pas vu venir parce que, dès qu'ils lisaient, ils trouvaient ça dingue, c'était super qu'on vienne du théâtre parce qu'on avait une nouvelle approche...

Malgré tout l'expérience n'est pas négative ?

Non. L'écriture théâtrale et les techniques scénaristiques n'ont pas vraiment de lien. En parallèle, je me formais, je suivais des master classes et ça nourrissait énormément mon écriture théâtrale. C'était très jouissif comme expérience. Bon, ils arrêtent et je me dis, il s'est passé quoi ? Notre public

cible, c'est la ménagère fribourgeoise de 52 ans : je n'ai pas compris ce qu'ils voulaient ? J'ai vraiment cogité et j'ai eu envie d'écrire un spectacle là-dessus, sur moi et la ménagère ! De là est née une réflexion : cette ménagère existe-t-elle ? Pourquoi me disait-on que ce que j'écrivais n'allait pas lui plaire ? Tu ne peux pas parler d'avortement, tu ne peux pas parler de drogue, tu ne peux pas parler d'alcool... on dit que c'est du « gommage ». Et j'ai souvent remarqué que ce sont les personnages féminins qu'on me demande le plus de réécrire. Il y a encore plus d'attentes pour correspondre à ce qu'on estime être cette fameuse ménagère.

Pendant presque 2 ans de ma vie, l'écriture scénaristique m'a pris beaucoup de temps. J'ai aimé la contrainte et les techniques d'écriture qu'imposait le scénario mais je me suis rendu compte de tout ce que je perdais en liberté : ce qui est théâtral est mystérieux et implicite, ce qui est scénaristique est explicite et didactique, en tout cas pour la série formatée. Je ne me rendais pas compte de toute la poésie que j'avais au théâtre. Le théâtre m'a manqué.

C'est aussi le spectacle vivant contre la mise en boîte ?

Exactement. Du coup, il y a eu cette énorme bouffée de désir de revenir au théâtre, de parler de ça et de partager avec les comédiens. Mais je continue à travailler avec la RTS. C'était dur mais pour eux ça arrive très souvent d'arrêter un projet. Ce n'était pas du tout un jugement de valeur sur notre travail. Moi, je ne l'ai pas compris mais, maintenant que je travaille avec eux d'une manière plus régulière, ça arrive fréquemment pour des raisons politiques, financières, artistiques.

Le scénario de cinéma vous intéresserait-il ?

On m'a proposé deux collaborations sur des longs métrages, donc je démarre et je me réjouis parce que je vais peut-être découvrir au cinéma une liberté que je n'avais pas avec la série TV. Je ne me positionne que comme scénariste,

je n'ai pas du tout de velléités de réalisation. J'aime être dans l'écriture, réfléchir à l'écriture scénaristique. C'est mon objectif pour les dix années à venir : garder les deux en parallèle, nourrir l'un avec l'autre et évoluer en tant qu'auteur. On ne peut pas être seulement auteur de théâtre, on ne peut pas être que romancier.

Il faut ne rien s'interdire, expérimenter, voir comment on évolue ?

Oui, en tout cas, c'est passionnant, j'ai beaucoup de chance, j'ai des nouvelles aventures d'écriture, c'est pour ça que je ne me définis pas en tant que metteuse en scène car j'ai moins investi, je me suis moins ressourcée ou moins réinventée dans la mise en scène que je ne l'ai fait pour l'écriture.

Etes-vous intéressée par la mise en scène des textes d'autres auteurs ?

Ça ne me viendrait pas à l'idée. Ma matière artistique est très forte, j'ai énormément de choses à créer et à dire, ça doit sortir de moi, sauf que je réponds à des commandes en tant qu'auteur et il m'arrive de travailler avec des metteurs en scène, avec Andrea Novikov, Martine Corbat, Muriel Decaillet. On me donne un sujet ou on me demande de retranscrire des impros. Quand j'arrive dans l'équipe de création, je suis auteure. Je fais aussi des adaptations, par exemple on m'a proposé Jules Verne.

Je ne fais pas non plus de pièces « d'après » un auteur. Par contre, dans *38 séquences*, il y a une référence à *Madame Bovary*, dans *Mercedes-Benz W 123* il y avait un travail sur *Roméo et Juliette* de Shakespeare mais je ne prends pas d'extraits. Dans mes notes d'intention, j'explique sur quelles références j'ai travaillé. Mes racines sont dans les classiques : je suis une littéraire mais je suis une auteure vivante ! Quand un metteur en scène me passe une commande et qu'après il ne veut pas que je vienne en répétition, je dis qu'il ne faut pas travailler avec moi. Je suis là

pour venir en répétition, je vais faire des retouches, avec les comédiens, etc.

Et quand vos textes sont montés par d'autres ? Vous les laissez vivre ?

Oui bien sûr. Un de mes textes va être monté à la Havane, je n'y suis pas. Un autre a été monté à Caen, ils m'ont demandé de venir, j'ai réécrit des trucs, c'était super. C'est de la matière vivante, c'est ça que j'aime dans le théâtre, ça peut tout le temps évoluer. A la suite de leur travail, j'ai écrit une nouvelle version de ma pièce.

il faudra voir ce qui reste d'un chef d'œuvre quand on le réduit, qu'on le fait passer au broyeur comme cela se passe avec ces séries télévisées

Revenons à 38 séquences. Expliquez-nous ce sous-titre, bovaryser devant sa TV.

On va travailler sur deux phrases : ici s'arrête la réalité, ici commence la fiction.

On y réfléchit avec les comédiens : quand la réalité s'arrête-elle, quand la fiction commence-t-elle ?

Emma Bovary nous intéresse parce que c'est un personnage tellement dans le mal-être, qui ne sait pas comment être bien dans sa réalité, qui est là à regarder par la fenêtre, qui aspire à une vie

meilleure via une fiction, face à Charles Bovary qui incarne plutôt l'amour, la réalité, le concret. Quant au terme « bovaryser », quand on s'installe devant des kilomètres d'heures de série télévisée, on « bovaryse », on se laisse aller dans un engourdissement de fictions.

On se demandait si, à l'époque, Emma aurait pu être notre ménagère. Et après plusieurs semaines de pré-répétitions, non, car la ménagère est l'ange du foyer alors qu'Emma délaisse sa fille, elle commet un double adultère, elle est dans une brisure de l'image de la femme au foyer. Au final, on travaille plus sur Charles, qui, lui, est dans cette réalité !

On a pris le roman de Flaubert, on l'a séquencé en 38 séquences et maintenant on revoit le séquenceur en axant plus sur Charles Bovary pour voir ce qui se passe avec un chef-d'œuvre quand on le tronçonne, on le formate, on l'abîme en tout cas. Au début, on ne savait pas si la trame de l'histoire serait un matériau de recherche qui disparaîtrait ; pour le moment, on a la trame et il faudra voir ce qui reste d'un chef d'œuvre quand on le réduit, qu'on le fait passer au broyeur comme cela se passe avec ces séries télévisées.

Donc la TV gâcherait la matière ?

Finalement, ce qui m'a étonnée, c'est que les séries suisses sont de très mauvaise qualité alors que tous les scénaristes que j'ai rencontrés depuis deux ans sont des gens formidables, extrêmement cultivés, brillants, intelligents. Alors qu'on m'explique ce qui se passe entre leur travail et le résultat à la diffusion ! Plus j'avance dans cette machine, plus je me demande comment il est possible qu'avec ces gens qui ont des choses à dire on en arrive à un tel résultat. Finalement, l'histoire d'Emma Bovary, c'est quoi : une femme qui s'ennuie et qui trompe son mari ? Est-ce que c'est ça ?

C'est un ressort classique du théâtre de boulevard. Mais qu'est-ce qui fait que ce n'est peut-être pas que ça ?

Voilà. Et après, Emma Bovary nous donne aussi de nombreuses perspectives sur la question de la femme. Elle m'agace, j'éprouve beaucoup d'antipathie pour elle, j'aime beaucoup le roman mais elle m'étouffe ! Les jeunes femmes avec lesquelles je travaille adorent ce personnage, passionné, qui rêve d'une vie meilleure. Donc on a pu se chamailler pas mal en répétition autour du personnage d'Emma. Je dis « et alors, et Charles, est-ce qu'on peut parler de ce Charles, quand même ? » C'est bien de travailler avec des références aussi fortes, ça nous emmène très loin, elles sont inépuisables.

Et quel est le rôle de François Gremaud ?

Auteur et metteur en scène lui aussi, il fait partie de ce que l'on appelle les « auteurs de plateau » ; contrairement à moi, qui travaille en amont, lui travaille avec les comédiens, écrit chez lui, ramène les textes, retravaille avec les comédiens... Pour ce spectacle je voulais collaborer avec lui pour changer mon protocole d'écriture ; ce sera un « work in progress », pas du tout comme je travaille d'habitude. On a commencé les répétitions hier [le 3 janvier] et je n'avais pas de texte à distribuer.

François Gremaud viendra une fois par semaine après être venu sur toutes les pré-répétitions, avec tout le travail de réflexion à deux. Il me rappelle quelles étaient mes intentions de départ, quand je m'éloigne de mon projet, quand c'est intéressant parce que ça a évolué et quand ça ne l'est pas parce que je me suis perdue. Il est garant de l'idée d'origine. Et François était aussi pédagogue à la **Manufacture** [Haute école des arts de la scène, Lausanne] ; les jeunes comédiens en sont fraîchement diplômés, il les connaît bien. Comme c'est



Marion Chabloz, Arnaud Huguenin, Loïc Le Manac'h, David Salazar, Chloë Lombard, et au-dessus, Romain Daroles

passionnant de travailler avec des gens qui sortent d'écoles, bien que ce soit toujours un peu un risque, c'est intéressant qu'il soit là.

Vous avez souhaité travailler avec des élèves de la Manufacture ?

Oui, il y avait aussi cette réflexion sur le jeunisme qui m'intéressait dans les séries TV, donc j'avais envie de voir ce qui allait se passer au théâtre. Et ça n'a pas manqué, des gens ont dit : « Qu'est-ce que c'est que tous ces jeunes comédiens ? » Bon, je suis allée les voir en audition, ils sont super, et puis j'ai eu un coup de cœur. François m'en avait parlé, Laurent Valdès, le scénographe, qui travaille avec eux, m'en avait parlé. Je suis allée les rencontrer, voir leur spectacle et je me suis dit que j'avais vraiment envie de travailler avec eux, c'est un groupe qui a une belle autonomie.

Et mettre face à eux Roland Vouilloz. Je voulais avoir ces deux pôles pour témoigner de ce qui est enraciné dans le grand comédien qu'est Roland et de

toute cette énergie des jeunes. Je voulais avoir tout ça sur le plateau.

Rien ne manque à ce futur spectacle ?

Non rien ne manque à part le fait que je suis très fragilisée par le fait que c'est un texte qui est en mouvement. Je me mets en danger. Généralement, la question de l'écriture est résolue quand on passe au plateau. Je n'ai jamais fait ça. C'est passionnant mais ça me fait un peu peur.

Cette façon de procéder est délibérée ?

Oui mais il y a quand même eu un problème ; d'ailleurs j'en parle dans la pièce. Il y a une trame qui est mon autofiction. Les comédiens vont prendre en charge un monologue que j'ai écrit, qui explique le jour où je n'ai plus réussi à écrire : j'ai eu une énorme page blanche. Et c'est ainsi qu'on commence. Il y avait une volonté de faire une écriture de plateau mais pas à ce point-là !



l'entretien avec

François Gremaud

par Caroline Neeser

Quel est votre parcours en quelques mots ?

Après des études de mise en scène à l'Institut national supérieur des arts du spectacle (INSAS) de Bruxelles, j'ai fondé la **2b Company** en 2005, structure avec laquelle j'ai présenté à la fois des créations personnelles (*Simone, two, three, four, Re, Conférence de choses*) et des créations collectives signées GREMAUD/GURTNER/BOVAY, nom du collectif que je forme avec Michèle Gurtner et Tiphonie Bovay-Klameth (*Récital, Chorale*, avec Laetitia Dosch, *Western dramedie*, etc.). La particularité de la **2b Company** est de garder toutes ses créations – à l'heure actuelle, 12 créations originales – au répertoire. Je mène avec Viviane Pavillon et Martin Schick le projet *X Minutes* qui a la particularité de se constituer au fil de sa tournée (5 nouvelles minutes sont ajoutées au spectacle à chaque fois qu'il est acheté ! nous jouerons *65 Minutes* en mars à l'**Arsenic** à Lausanne). À côté de ces activités, je signe des mises en scène, joue et intervins régulièrement à la Haute école des arts de la scène de Suisse romande, la **Manufacture**, dans les filières Bachelor (comédiens) et Master (metteurs en scène).

38 séquences est une pièce inspirée par un scénario de série TV. Avez-vous, comme

Marie Fourquet, une expérience du travail à la télévision ?

Non, absolument aucune.

Comment définir la collaboration avec Marie Fourquet, qui est l'auteur de 38 séquences ? Quelle est votre position, quel est votre apport ? « Auteur de plateau », comme elle le dit ?

Marie m'a contacté parce qu'elle ressentait l'envie, pour ce projet, de se frotter à l'écriture de plateau qui a la particularité de se faire au fil des répétitions, voire en représentation. Comme c'est un style d'écriture que je pratique, je peux mettre mon expérience en partage. À côté de ça, au sein de notre échange, je me vois comme un relanceur. Marie me lance ses idées et je les lui retourne avec mon point de vue. Marie peut s'en servir ou non. Je suis vraiment au service du projet.

En quoi ce sujet vous intéresse-t-il ?

Quand Marie m'a contacté pour me parler de son projet, j'ai avant tout été séduit par l'urgence qu'elle manifestait à vouloir le monter, urgence fondée sur le besoin de faire appel au médium théâtre comme pour rappeler combien ce rempart de la liberté – où peuvent se dire toutes les paroles, se montrer tous les gestes, se vivre toutes les histoires –

est nécessaire. Je travaille autour de cette certitude et c'est autour d'elle que Marie et moi nous sommes rencontrés pour ce projet. Si nos pratiques et nos parcours sont sensiblement différents, nous sommes animés par ce même besoin de dégager un espace poétique dans lequel tout un chacun pourra, à sa guise, sensiblement, s'ouvrir aux possibles. C'est le geste du théâtre, « ouvrir » (à la vie, au monde, aux possibles), quand certains commerçants de spectacle font le geste contraire et – en prétendant parler de la vie « en 38 séquences » (autrement dit, en voulant normer l'anormal) – finissent souvent par vider l'essentiel de sa substance.

Ce qui m'a séduit, enfin, c'est la formidable contradiction au cœur de laquelle Marie se trouve tiraillée comme elle le dit de manière (joliment) imagée, entre son mari (le théâtre) et son amant (la télévision). Aimer l'un n'empêche pas d'aimer l'autre. C'est un triangle amoureux. Un des plus vieux ressorts du théâtre.



l'entretien avec

Roland Vouilloz

par Jimmy Hauser

Quelles sont les raisons qui vous ont fait opter pour la profession de comédien ?

À dix ans, je voulais devenir chef d'orchestre. Je faisais de la musique en famille dans mon enfance à la maison, et tout naturellement, j'étais sollicité par des sociétés du village. Dès mon plus jeune âge, il y avait quelque chose que j'aimais dans la scène. Je m'y trouvais bien sans savoir trop pourquoi. Après différentes expériences s'est installée une évidence, c'est-à-dire que là était ma place. Pour raconter et pour occuper ma vie. C'est là que je me suis épanoui à exprimer ma nature, ma vision du monde. Trouver la place où l'échange entre les êtres humains me plaît. J'aime ce lieu de rencontre qu'est le théâtre. *38 séquences* est peut-être mon centième spectacle. Mais avant chaque préparation de spectacle, je suis comme un nouveau-né. Je suis toujours curieux de voir comment les choses se mettent en place, de prendre connaissance du texte. Et c'est une grande chance de travailler dans *38 séquences* avec des jeunes qui débentent leur carrière. Par contraste, auparavant, j'ai eu le privilège de jouer *La Panne* de Dürrenmatt avec des aînés.

Pouvez-vous nous décrire brièvement le spectacle et les motifs qui vous ont incité à y participer ?

Il m'est difficile de parler de la pièce dans la mesure où nous n'avons que deux semaines de répétition derrière nous. De plus, le texte n'existe que depuis très peu de temps. L'auteure, Marie Fourquet, devait écrire une série télévisée qui n'a finalement pas été développée. Elle a ressenti comme un choc dans sa vie et a décidé d'écrire une sorte d'autobiographie. Lorsqu'elle

je considère intelligent d'avoir confié cela à des jeunes d'une même volée de l'École d'art dramatique de Lausanne qui se connaissent

« par cœur »

m'a parlé de ce projet, il m'a paru très intéressant de s'attaquer à ce sujet de société, c'est-à-dire le rapport que nous avons aujourd'hui à la télévision, à toutes ses fictions en surabondance, notamment les séries, et de quelle manière on fidélise une clientèle. L'auteure

s'appuie sur un événement de départ, à savoir cette série à laquelle elle a travaillé et qui ne s'est pas faite. En même temps, elle fait un parallèle avec *Madame Bovary*. Comme il n'y a pas d'obstacle au théâtre à faire se croiser plusieurs histoires, dans *38 séquences*, elles sont multiples. Il y a l'histoire de l'auteure, il y a l'histoire de la fiction qu'elle était en train d'inventer, et on aura des bribes de celle-ci comme un mini-feuilleton dans le spectacle. Et il y a aussi une femme qui est la figure type de la téléspectatrice, décrite depuis longtemps : ménagère, elle a toujours moins de 50 ans, elle est toujours fribourgeoise, elle a traversé les époques, archétype du public ciblé dans une personne inventée. Tous ces ingrédients donc sont mis ensemble pour en faire un spectacle.

Qu'est-ce qui vous a accroché dans cette histoire ?

J'ai été très intrigué bien sûr, car c'est rare que je puisse dire que j'ai fait des spectacles en écriture de plateau, c'est-à-dire que l'on répète et l'on écrit en même temps. Ici, ce n'est pas réellement le cas, il se trouve que Marie Fourquet a écrit un texte, j'en ai pris connaissance que très tard, mais parallèlement, je suis assez aventurier. L'auteure est une personne extrêmement intelligente et je lui ai fait confiance. En particulier, j'ai trouvé aussi beau

que dans la partie où elle va mettre en scène des scénaristes qui veulent écrire quelque chose, créer, elle a fait appel à des jeunes pleins de rêves et d'inquiétude avec des préoccupations tout autres que celles de quadra- ou quinquagénaires. Je pense que d'entrer dans le métier avec un objet comme celui-là est un privilège tant il ouvre sur un espace de liberté. Et je considère intelligent d'avoir confié cela à des jeunes d'une même volée de l'École d'art dramatique de Lausanne qui se connaissent « par cœur ». En réponse à ce groupe incarnant des scénaristes, elle introduit en opposition la figure de cette ménagère qui n'existe pas. Marie m'a proposé de l'incarner. Elle n'a pas attendu longtemps ma réponse positive, j'étais curieux et enthousiaste de me lancer dans cette aventure.

Quelles ont été vos impressions premières en prenant connaissance du texte ?

En lisant le texte, sorte de puzzle, j'ai senti quelque chose de très fort dans la proposition. L'auteure se raconte, raconte son histoire, « sa petite histoire » qui va en devenir une grande. C'est intéressant, car c'est la base de tout, et cela questionne au final de ce que chacun fait de sa vie. Dans la pièce, l'auteure parle d'elle, mais en fait on parle de tout le monde, chacun peut se reconnaître, et sur ses aspira-

Et le charme de la nouveauté,
peu à peu tombant comme un vêtement,
laissait voir à nu l'éternelle monotonie de la passion,
qui a toujours les mêmes formes et le même langage.

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*



© Delphine Schacher

Je suis heureux de participer à son élaboration. Nous avons maintenant le texte, mais toute cette substance formidable reste à inventer dans la forme, nous allons travailler chaque pièce du puzzle séparément puis les assembler. C'est très excitant.

Vous avez participé à des séries télévisées. Quel est votre regard sur le rôle de la télévision dans la vie de tous les jours ?

On voit aujourd'hui une télévision qui va mourir, qui n'existera plus longtemps sous la forme actuelle. Elle évolue, et maintenant pratiquement tout le monde regarde la télévision sur l'ordinateur, la tablette ou le téléphone portable. Ce n'est plus la fenêtre fixe comme elle l'était dans le temps. Les consommateurs sont conditionnés, et la télévision est otage de cela. Est-ce que l'on peut décider de ce que voudraient les téléspectateurs modèles ? En fait, tout est étude de marché, toutes les entreprises en font. On essaye de cibler le consommateur pour lui offrir ce qu'il veut. Il y a du coup évidemment le grand risque d'affadir les sujets. Les contraintes pour les créateurs sont colossales. Cela les bride certainement et réduit l'espace de liberté. Le fait d'obliger quelqu'un à écrire par rapport à l'audimat a quelque chose de terrifiant, et très « limitant ».

>

Naissance le 24 février 1964
à Martigny

À 10 ans, rêve d'être chef d'orchestre

À 24 ans, École supérieure d'art
dramatique de Genève

Comédien
dans une centaine de spectacles

Répertoire classique :
Racine, Molière, Shakespeare, Tchekov,
Goldoni, Sartre, Brecht...

Répertoire contemporain :
Antoine Jaccoud, Metin Arditi, Hubert
Mingarelli, Dürrenmatt, Strindberg...

Quelques rôles au cinéma
et plusieurs séries à la télévision :
CROM, Station Horizon...

Il pratique plusieurs instruments,
a créé la musique de plusieurs
spectacles et rêve de diriger un jour
un orchestre

Cette télévision est-elle impitoyable comme le texte l'évoque ?

Je ne sais pas si elle est impitoyable. Je pense qu'on ne peut pas aller jusqu'à ce point-là. Il y a tellement d'offres aujourd'hui. Tout le monde peut choisir sa télévision, mais on peut aussi faire le choix, et je connais de plus en plus de personnes qui l'ont décidé, de ne pas en avoir. La plupart sont probablement des menteurs, ils n'ont peut-être pas le poste, mais avec l'ordinateur l'on peut voir toutes les émissions que l'on veut, c'est une autre forme tout simplement. Impitoyable, elle peut l'être dans la responsabilité des programmeurs, je pense plus particulièrement aux divertissements. J'ignore quelle frange de la population s'intéresse à tel ou tel programme, mais la télévision nivelle souvent par le bas. Dans ce sens, c'est rarement un instrument de culture, mais on peut choisir. Il est heureux qu'il y ait encore des chaînes qui résistent...

De quelle manière avez-vous endossé le rôle de la ménagère fribourgeoise de moins de 50 ans, rôle féminin de surcroît ?

Pour l'instant, il n'est pas encore précisé. On en est à se demander si nous allons jouer le travestissement. L'auteure a donné la parole à cette femme, lui a

défini une carcasse en pensant à moi. Au théâtre tout est possible. À partir du moment où je dirai : « Je suis ménagère, j'ai 50 ans, je suis ménopausée », il n'y aura pas de place au doute ... le théâtre est un espace de liberté.

Vous faites indiscutablement preuve de curiosité, et vous avez joué dans de très nombreuses

on voit aujourd'hui une télévision qui va mourir, qui n'existera plus longtemps sous la forme actuelle

pièces de théâtre. Préférez- vous le théâtre contemporain au répertoire plus classique ?

La saison prochaine, je vais reprendre *Mademoiselle Julie* de Strindberg au théâtre en tournée à Bruxelles. J'aime

jouer Shakespeare, Molière, Racine, Goldoni, Tchekhov, Euripide, etc., mais il est vrai qu'à un moment donné, j'ai plus privilégié les auteurs vivants qui plongent dans des problématiques que génère la société d'aujourd'hui. Encore une fois, rester curieux et en alerte, car la curiosité, si on la perd, on a déjà un pied dans la tombe. Comme je l'ai dit, j'ai l'esprit assez aventureux, j'aime les découvertes, les nouvelles rencontres. J'ai interprété beaucoup de personnages, et les personnages, quoi qu'ils fassent me ressembleront toujours plus que je ne leur ressemblerai.

Propos recueillis par Jimmy Hauser



Emma Bovary, la ménagère asservie

par **Bernt Frenkel**

En 2014, entre dans *Le Grand Robert* le verbe « bovaryser ». Il signifie « rêver à un autre destin, plus satisfaisant ». Dans l'histoire de la littérature, en effet, Emma Bovary est l'incarnation d'une vie dont le vide n'est rempli que d'ennui ou de rêves romantiques. S'adonnant à des lectures promettant des vies autrement meilleures, elle s'amuse, se divertit, tombe amoureuse, mais n'empêche pas cet ennui – voire cette souffrance – d'assidûment revenir la saisir.

Denis de Rougemont, dans *L'amour et l'Occident*¹, estime que la représentation que nous nous faisons de l'amour tente de faire cohabiter deux idées incompatibles. D'un côté, notre héritage chrétien fait du mariage la cellule fondatrice de la société et envisage les époux comme deux personnes dont la relation stable permettra une longue vie harmonieusement construite, mais peut-être un peu sage. De l'autre, nous vivons dans une atmosphère culturelle (aujourd'hui également cinématographique) dont l'injonction principale affirme que si nous ne sommes pas transportés par une passion amoureuse et dévorante, nous ne savons pas réellement ce que c'est que vivre. Nous vivons. Car la passion exige l'instable. Ainsi, selon Denis de Rougemont, tout le malheur de l'Occident provient de notre tentative de vouloir faire coexister la stabilité chrétienne et l'instabilité

passionnelle au sein d'un même amour. Et c'est bien le drame d'Emma. Mariée à Charles Bovary pour échapper à la ferme familiale, elle prend conscience que cela n'est pas suffisant pour chasser son ennui et réussir à s'extirper de cette insatisfaisante stase. Elle cherchera dans l'ailleurs (l'adultère, les lectures, les bals de la haute société) les passions qui pourtant ne la transporteront pas.

Or, le postulat de *38 séquences* est d'identifier Emma Bovary à une figure bien connue au service des créateurs soumis à la rentabilité : la fameuse ménagère de moins de cinquante ans. Il s'agit donc de mettre côte à côte un personnage littéraire longuement étudié et un idéal mercantile longtemps poursuivi. Artificielle cible des produits marketing, nous visons celle qui s'ennuie : une femme austère, ni très aimable, ni très subtile, mais qui mérite de pouvoir rêver à un destin plus satisfaisant, parce que, commercialement, elle dicte sa loi.

Faire véritablement sa connaissance, n'est pas aisé, d'autant plus, qu'au fil du temps, elle a changé. En lisant le portrait qu'en fait le général de Gaulle, lors d'un entretien télévisé en 1965, on comprend qu'elle a l'âge de prendre sa retraite : « La maîtresse de maison, la ménagère, elle veut avoir un aspirateur, elle veut avoir un frigidaire, elle veut avoir une machine à laver, et même, si c'est possible, qu'on ait une auto. Ça,

c'est le mouvement. Et en même temps, elle ne veut pas que son mari s'en aille bambocher de toutes parts, que les garçons mettent les pieds sur la table et que les filles ne rentrent pas la nuit. Ça, c'est l'ordre. Et la ménagère veut le progrès mais elle ne veut pas la pagaille² ».

Cette description est d'ailleurs tellement désuète que, le 1^{er} janvier 2015, la formule de la *ménagère de moins de cinquante ans* est officiellement bannie par Médiamétrie (société française de mesures d'audience), qui lui préfère dès lors la « femme responsable principale des achats au foyer » (ou FRDA)³, rapidement surnommée Frida. Autrement dit, la ménagère est liftée. Pourtant 45% des publicités visent toujours exclusivement les femmes – le reste étant mixte. Les marqueteurs, de divertissement ou de publicité, continuent de pointer des cibles, peut-être plus nombreuses que la seule et robuste ménagère puisqu'on vise la femme fatale, la romantique, la femme de pouvoir, la rigolote, l'adepte du zen, l'aventurière, l'alternative, l'intello, la femme libre et provocatrice ou encore la créative énergique. Mais sous le charme de chacune de ces étiquettes – convenant tout autant à la gent masculine – se cache toujours une insatisfaction similaire à celle d'Emma Bovary. Pour qu'il y ait commerce, il doit y avoir mouvement, désir, besoin. On continue donc de nous proposer d'épouser d'autres destins, nous encourageant à croire que le nôtre nous ennuie.

¹ De Rougemont, Denis, *L'amour et l'Occident*, Paris, Bibliothèques 10/18, Plon, 1972, pp. 299-300.

² Troisième entretien télévisé entre le général de Gaulle, candidat à la présidence de la République et Michel Droit, rédacteur en chef du Figaro littéraire, diffusé le 15 décembre 1965; <http://fresques.ina.fr/de-gaulle/fiche-media/Gaulle00112>

³ Fraioli, Bruno, *La ménagère est morte*, site de Stratégies, média consacré aux professionnels de la communication, 15 janvier 2015; <http://www.strategies.fr/actualites/medias/1001326W/la-menagere-est-morte.html> (consulté en janvier 2017).

save the date

DÉBAT

JOURNÉE INTERNATIONALE DES FEMMES

mercredi **8 mars 2017** à 18h

L'Office de la politique familiale et de l'égalité, en collaboration avec le TPR

vous convie à participer à une soirée d'échanges dans le cadre de la Journée internationale des femmes

Au programme :

18h : Débat dans le cadre des élections cantonales avec des candidates

19h15 : Apéritif dînatoire

20h15 : *Guérillères ordinaires* de Magali Mougel, mise en scène Anne Bisang

Informations : Office de la politique familiale et de l'égalité www.ne.ch/opfe et www.tpr.ch

BIG BANG

LE CORPS DES FEMMES SOUS SURVEILLANCE ?

dimanche **12 mars 2017** dès 11h30

Impur ou sacré, voilé ou dénudé, symbole maternel ou objet de désir, le corps des femmes est un enjeu politique malgré lui. Alors qu'il se rêve libre et autonome, il est le lieu où se jouent, dans l'intimité de la chair, les rapports de domination : la honte, l'honneur, le pouvoir. Quelle liberté aujourd'hui pour les femmes, dans leur corps ? Quels enfermements ? Quels espoirs ?

11h30 Brunch convivial

13h00 Table ronde avec :

Magali Mougel
Auteure de *Guérillères ordinaires !*

Caroline Dayer
Docteure et chercheuse, formatrice et consultante, experte des questions de violence et de discrimination, de genre et d'égalité ;

Muriel Salle
Historienne, spécialiste des questions de genre et de santé, maîtresse de conférences à l'Université Lyon 1 ;

Eglantine Jamet,
Spécialiste des questions de genre et de religion, maîtresse de conférences à l'Université Paris Ouest, co-fondatrice de l'association SEM Succès, Egalité, Mixité.

Et la participation de jeunes neuchâteloises sensibles aux questions féministes

Modératrice : Sigolène Chavane, formatrice et coach, spécialiste des questions d'égalité, co-fondatrice de l'association SEM Succès, Egalité, Mixité

Brunch et table ronde
Brunch 20.–

Gratuit pour les enfants jusqu'à 12 ans
Animation pour les enfants

Plus d'infos et réservations (conseillées)
Anne Wyrsh 032 912 57 70
anne.wyrsh@tpr.ch

SINCÉRITÉS PARALLÈLES

FLORENCE CHITACUMBI ET PASCAL AUBERSON

vendredi **17 mars 2017** à 20h30

Créé en mai 2015 à L'heure bleue, avec la collaboration artistique d'Anne Bisang, ce « concert éclairé » va envoûter le public du Théâtre de l'Octogone à Pully

<http://www.theatre-octogone.ch>

*Nos sincérités parallèles
Où se rencontrent-elles?
Nos amours et nos vies
Se croisent-elles à l'infini?
P. Auberson*

« ...Ces bêtes de scène ne sont pas en concurrence, mais dans un dialogue ludique où l'on cherche à s'approprier. L'une feule en chaloupant pour enjôler son monde tandis que l'autre éructe, aiguillonne et exhorte avec véhémence. Chacun fourbit ses instruments pour faire assaut de séduction. ...Tantôt bruitiste tantôt intimiste, la musique qui jaillit de cette parade réciproque réjouit le cœur tant la rencontre chatoie à travers les jeux préluant à l'amour. ...Dans le fracas d'un tuba basse, la collision de ces deux planètes donne naissance à un univers, où ne s'opposent plus homme-femme, blanc-noir, binaire-ternaire, free jazz-soul ou satirique-élégiaque. Sous le charme, le public applaudit à cet avènement. »

Didier Delacroix
L'Impartial 11.5.15

FÊTE DU THÉÂTRE

du mardi **14**
au dimanche **19 mars 2017**

Le TPR, le Théâtre du Passage, le CCN – Théâtre du Pommier, le Théâtre ABC et des compagnies neuchâteloises s'associent pour une semaine festive !

Quatre spectacles
au chapeau et un week-end
à la découverte de l'envers du décor.

Au TPR, le spectacle *38 Séquences* jouera au chapeau le jeudi 16 mars à 20h15 à Beau-Site.
+ d'infos : [Facebook.com/fetedutheatre](https://www.facebook.com/fetedutheatre)

COMPAGNONS DE SAISON DU TPR

Dorothee Thébert/Filippo Filliger

Le rapport entre l'art et la vie les préoccupe au quotidien tel un terrain de jeu et d'expérimentation générant créativité et liberté.

La **Cie SousChiffre** installe son camp de base artistique au TPR en investissant le foyer du théâtre. De là, elle tisse sa toile à La Chaux-de-Fonds et dans l'Arc jurassien. Au fil de la saison, le duo d'artistes jette son regard avisé et créatif sur les événements artistiques et nous embarque en douceur vers son atelier d'art vivant, *L'absence de gouvernail*, présenté à Beau-Site fin avril. Suivez la trace de ce duo lors de ses escales!

Le Parcours

Toutes les dates sur :
<http://www.tpr.ch/spectacle2016-2017/les-zooms-du-tpr-2/>

Prochainement

Les 15, 22, 29 mars 2017, à l'**Espace libre** à Bienne, espace d'art indépendant. Le projet sera présenté sous forme d'installation plastique du 8 au 29 mars 2017 et il sera activé pour une représentation publique les 15, 22, 29 mars.

Et finalité de ce parcours au TPR, à Beau-Site, avec *L'absence de Gouvernail*, du 26 au 30 avril 2017.



Installation évolutive, foyer du TPR

saison 2016 ~ 2017

GUÉRILLÈRES ORDINAIRES

mercredi 8 mars 2017, 20h15

jeudi 9 mars 2017, 20h15

vendredi 10 mars 2017, 20h15

samedi 11 mars 2017, 18h15

dimanche 12 mars 2017, 15h15

à Beau-Site, durée 1h15

de
Magali Mougel

mise en scène
Anne Bisang

assistante
Manon Krüttli

avec
Rébecca Balestra
Océane Court
Michèle Gurtner
Jeanne De Mont

scénographie
Sylvie Kleiber

lumière
Jonas Bühler

son
Fred Jarabo

costumes
Eléonore Cassaigneau

Production à la création 2015
POCHE /GVE

Production 2016
TPR – Centre neuchâtelois des arts
vivants, La Chaux-de-Fonds

Guérillères ordinaires est publié
aux Editions Espaces 34

38 SÉQUENCES

Histoire de bovaryser devant sa TV

mercredi 15 mars 2017, 20h15

jeudi 16 mars 2017, 20h15

vendredi 17 mars 2017, 20h15

samedi 18 mars 2017, 18h15

à Beau-Site, durée 1h20

texte et mise en scène
Marie Fourquet

collaboration artistique
François Gremaud

avec
Roland Vouilloz
Marion Chabloz
Romain Daroles
Arnaud Huguenin
Chloé Lombard
Loïc Le Manac'h
David Salazar

vidéo et dispositif scénique
Laurent Valdès

lumière **Philippe Maeder**

musique **Malena Sardi**

administration
Sara Tappy et **Désirée Domig**

production Cie ad-apte

coproduction
Le Reflet – Théâtre de Vevey
TPR – Centre neuchâtelois des arts
vivants, La Chaux-de-Fonds
Arsenic, Lausanne

Dates de tournée

Le Reflet, Vevey, 3 et 4 mars 2017
Arsenic, Lausanne, 7 au 12 mars 2017
TLH, Sierre, 8 et 9 avril 2017

engagez-vous

Vous souhaitez vous rapprocher de l'institution et devenir acteur de la vie du Théâtre populaire romand ? Devenez membre de l'Association des Amis et partagez votre passion du théâtre avec d'autres amoureux !

En devenant membre, vous bénéficiez également des avantages suivants :

vous recevez gratuitement
le Souffleur chez vous dès sa parution,

vous rencontrez les artistes lors de soirées spéciales en toute convivialité,

vous assistez aux répétitions ouvertes lors des créations et coproductions du TPR.

Cotisations

30 francs	étudiants, apprentis, AVS, AI, chômeurs
60 francs	simple
90 francs	double
120 francs	triple
150 francs	soutien

Carte Amis

Vous payez votre cotisation et vous bénéficiez d'une réduction de CHF 5.– sur chaque spectacle de la Saison.

Abonnement Ambassadeurs Amis

Les membres de l'Association des Amis du TPR bénéficient de l'Abonnement Ambassadeurs à un tarif préférentiel : 10 spectacles à choix + 3 invitations pour CHF 150.–

CCP 17-612585-3

Association des Amis du TPR,
Beau-Site 30, 2300 La Chaux-de-Fonds
032 912 57 70, amis@tpr.ch

Plus d'infos en page 88 de votre programme ou sur le site www.tpr.ch